Document généré le 19 avr. 2024 20:30

Nouvelles perspectives en sciences sociales

L'émotion est ce qui nous relie. Éléments pour une approche relationnelle des phénomènes affectifs et des dynamiques socio-spatiales

Emotion is what interconnects us. Elements for a relational approach of emotional phenomena and of socio-spatial dynamics

Benoît Feildel

Volume 11, numéro 2, mai 2016

Sur le thème : complexité et relation

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1037108ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1037108ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)
1918-7475 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Feildel, B. (2016). L'émotion est ce qui nous relie. Éléments pour une approche relationnelle des phénomènes affectifs et des dynamiques socio-spatiales. *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, *11*(2), 233–259. https://doi.org/10.7202/1037108ar

Résumé de l'article

Cherchant à comprendre les mécanismes à l'origine du rapport affectif à l'espace, nous avons conçu et mis en oeuvre une enquête auprès d'habitants au sein de l'agglomération de Tours (France). Couplant récit et cartographie, l'enquête menée a permis de révéler l'importance de la dimension affective dans l'organisation spatiale des sociétés. Ainsi, nous avons pu mettre en évidence comment les individus et les groupes sociaux, par le truchement de l'espace, gèrent la distance aux autres et à eux-mêmes, comment ils s'inscrivent et ils prennent place dans un réseau formé de lieux et de liens investis affectivement. Cependant, l'apport de cette recherche n'aura pas seulement été de contribuer à une critique du rationalisme et d'illustrer le poids des émotions dans les attitudes et les comportements des acteurs sociaux. La compréhension que nous avons tracée des phénomènes affectifs a également permis de révéler le caractère dynamique et complexe de l'évaluation des espaces, plaidant dès lors pour une approche attentive à la relation et à son évolution à travers le temps et les situations.

Tous droits réservés © Prise de parole, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'émotion est ce qui nous relie. Éléments pour une approche relationnelle des phénomènes affectifs et des dynamiques socio-spatiales

Benoît Feildel
Université Rennes 2, UMR CNRS ESO

Retour sur un objet de recherche, le rapport affectif à l'espace

Notre rapport à l'espace est source d'affects, du moins c'est l'hypothèse que nous développons dans nos travaux[1]. En effet, pour l'avoir expérimenté tout un chacun, il y a quelque chose qu'évoquent en nous ces lieux habités, ces espaces traversés, visités, imaginés, rêvés, quelque chose que nous éprouvons et qui suscite le désir, provoque le besoin d'une proximité concrète, ou à défaut idéelle, avec ce qui polarise notre affection qu'il s'agisse de lieux particuliers, par exemple la maison – dont l'imaginaire a été si bien retranscrit par Gaston Bachelard[2] –, de paysages,

1 Benoît Feildel, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, thèse de doctorat, Tours, Université François Rabelais de Tours, 2010; Benoît Feildel, *Le rapport affectif à la ville. Construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*, diplôme d'études appliquées, Tours, Université François Rabelais, 2004.

2 Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1957.

qu'ils soient naturels ou anthropisés, ou, plus généralement, de certains milieux tels la ville ou la campagne. Plaisir, excitation, calme, nervosité, tranquillité, ennui, irritation ne sont dès lors que quelques expressions, quelques variations émotionnelles issues de la large gamme des affects, que nous ressentons lorsque nous éprouvons ce rapport à l'espace ou, autrement dit, lorsque nous éprouvons à travers la dimension matérielle la complexité de nos relations au monde.

S'il y a un effet que cet éprouvé suscite, c'est un affect. Il ne s'agit pas d'une idée, ce qui ne signifie nullement l'étanchéité entre le monde des idées et celui des affects. L'idée de ces espaces dans lesquels nous évoluons, que nous nous remémorons – et c'est pour cela même que leur souvenir persiste en nous – est déjà autre chose que l'affect lui-même, c'est l'empreinte de la relation affective que nous entretenons avec eux, l'affection que nous leur portons médiatisée, conscientisée. C'est le fait de l'orientation de l'éprouvé affectif, autrement dit ce que nous appelons le « rapport affectif à l'espace[3] », que nous sommes tous liés, attachés à certains types d'espaces, à certaines idées d'espaces, à certains lieux en particulier, que nous les aimons et dès lors les recherchons ou, au contraire, que nous les abhorrons et pour cela les évitons autant que faire se peut. Le rapport affectif à l'espace est ce qui nous pousse à rester, à partir, bref qui confère à notre habiter sa tonalité, à notre manière d'être dans l'espace son sens. Pour autant, ce rapport affectif à l'espace n'épuise pas la question plus générale que nous souhaitons envisager ici, à savoir la dimension affective du rapport à l'espace.

Nous proposerons donc dans ce texte de distinguer – et de montrer l'intérêt d'une telle distinction – ce que nous appelons le rapport affectif à l'espace, et définissons comme l'orientation de l'éprouvé affectif envers un espace ou une certaine configuration spatiale, d'une dimension plus générale, la dimension affective du rapport à l'espace, entendue dès lors comme l'ensemble des mécanismes affectifs qui nous mettent en relation avec l'espace. Ce faisant, nous tâcherons de montrer la nécessité d'une approche

3 Benoît Feildel, *op. cit.*

relationnelle pour comprendre cette dimension affective que l'on considère encore largement – bien qu'un nombre grandissant de travaux s'y opposent[4] – comme étant à la fois le propre de l'individu et en grande partie hermétique au domaine de la raison.

Les affects et les dynamiques socio-spatiales

La sphère de l'affectivité et la construction du rapport affectif à l'espace

Parler d'affectivité nécessite certainement quelques précisions préalables. Parce que les termes émotions, sentiments, passions, affects ne renvoient pas à une catégorie conceptuelle unifiée – comme d'ailleurs elles ne recouvrent pas les mêmes significations dans les différentes langues et cultures[5] – leur intelligibilité demeure dépendante d'un certain nombre de valeurs que dénotent d'ailleurs les différentes façons que l'on a de les exprimer. Il faut bien voir qu'il y a, d'un côté, ce que l'on dit à propos de ces phénomènes, la façon dont les sociétés instrumentalisent l'affectivité, passant progressivement d'un horizon du contrôle à une forme de valorisation par le management émotionnel[6], et puis il y a, d'un autre côté, ce que ces phénomènes sont, ou plus exactement ce qu'ils désignent.

D'un point de vue idéologique, il faut bien voir qu'un ensemble de valeurs ont historiquement pesé sur cet ensemble conceptuel aux limites floues. Le terme de passion[7] tout d'abord, extension latine du grec *pathos*, qui donnera en français entre

4 Simon Laflamme, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, 1995; Antonio Damasio, *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 1995; Anne Tcherkassof et Nico H. Fridja, « Les émotions : une conception relationnelle », *L'année psychologique*, vol. 114, nº 3, 2014, p. 501-535.

5 Anna Wierzbicka, *Emotions across Languages and Cultures: Diversity and Universals*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

6 Daniel Goleman, *L'intelligence émotionnelle : comment transformer ses émotions en intelligence*, Paris, Robert Laffont, 1997; Alban Cornillet, *Discours de l'émotion, du contrôle au management. Contribution à une sociolinguistique de l'efficace*, thèse de doctorat, Rennes, Université de Rennes 2 Haute-Bretagne, 2005; Eva Illouz, *Les sentiments du capitalism*e, Paris, Seuil, 2006.

7 Terme que l'on retrouve en bonne place dans la philosophie cartésienne, en particulier dans le *Traité sur les passions de l'âme* (Paris, Henry Le Gras, 1649) de Descartes qui, contrairement à certaines simplifications, bien qu'il indique

autres la *pathologie*, désigne ce qui nous arrive brusquement, en particulier souffrance et douleur, et consacre l'état de passivité de qui subit une influence extérieure sans pouvoir la maîtriser. Il y a ensuite la dévalorisation de ce que l'on tient pour un trait de caractère – dite sensiblerie, voire sentimentalisme – de personnes censées disposer de cette tendance à verser plus facilement que d'autres dans un excès d'affection. Les femmes, entre autres, sont l'objet de discriminations pour leur sensibilité, jugée excessive dans un premier temps, avant que, dans un mouvement opposé – tout aussi excessif et réducteur –, il soit fait l'éloge de leur sensibilité. Enfin, il y a la disqualification de phénomènes – dits émotionnels – que l'on distingue et ainsi dissocie du domaine de la raison et que la morale sociale impose de contrôler. Ces phénomènes s'exprimant avec force et impulsivité, sans que ceux qui en sont agis puissent bien souvent les maîtriser – à l'image d'émotions telles que la peur, la joie, la tristesse – c'est cela qui a consacré le caractère de passivité et donc d'irrationalité de ces manifestations. Ainsi tout ce qui se rapporte à cette sphère que nous avons qualifié de « sphère de l'affectivité » – pour regrouper un ensemble de phénomènes qui, bien que différents par certains aspects de leur conceptualisation, qu'il s'agisse de la sensibilité, de l'émotion, du sentiment, des affects, ont en commun une résonance affective de base[8] – est historiquement marqué soit de manière péjorative ou de façon résolument laudative, et analysé selon certains systèmes de valeurs.

Mais au-delà de l'idéologie, il y a la qualité de ces différents éprouvés affectifs, la façon dont ceux-ci s'offrent à notre conscience. L'émotion n'est pas le sentiment, elle s'en distingue par son caractère généralement brusque et momentané, par son niveau de conscience, et par la nature des transformations physiologiques, des sensations qu'elle enclenche et qui la déclenchent. Ici il convient également de distinguer la sensibilité de l'affectivité. Bien qu'étroitement liées, la sensibilité renvoie à deux dimensions,

sur le versant moral la nécessité de juguler les passions, n'en reconnaît pas moins l'étroite intrication de la raison et des passions.

8 Pierre Livet, *Émotions et rationalité morale*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

l'une typiquement sensorielle, qui relève de la sensation et des fonctions physiologiques, autrement dit qui concerne le fonctionnement de l'organisme, sa capacité à réagir, par le biais de ses sens, aux stimulations, et l'autre dimension, qui concerne quant à elle l'affectivité, renvoie à la dimension psychosociologique de l'activité sensible, autrement dit la façon dont nous expérimentons l'activité sensorielle, la signification que nous lui conférons pour laquelle sont mobilisées l'histoire, la culture des individus et des groupes sociaux, leurs systèmes de représentation, leurs manières de penser et d'agir. L'affectivité n'est pas la sensibilité même si inévitablement elle s'y rapporte lorsque nous sommes touchés par les évènements, lorsque nous éprouvons notre rapport au monde. De même, l'affectivité ne saurait se résumer au caractère que lui reconnaît principalement le sens commun, celui d'être l'expression de la seule subjectivité, née de l'intériorité et seul refuge de l'individualité. Certes l'expérience de l'affectivité se vit en propre, « elle s'offre sous les couleurs de la sincérité et de la particularité individuelle », pour autant, comme le souligne l'anthropologue David Le Breton, elle « est toujours l'émanation d'un milieu humain donné et d'un univers social[9] ». L'affectivité, en tant qu'éprouvé subjectif qualifiant une représentation, une situation, une relation, s'insère toujours dans un tissu de significations qui irrémédiablement imprègne la manière de l'exprimer et de l'éprouver. Enfin, l'affectivité ne s'oppose pas à la rationalité, elle n'est ni rationnelle, ni irrationnelle, bien que par certains aspects elle contribue à ces deux façons de caractériser les comportements humains. Pour essayer d'aller plus loin dans ce débat qui a animé la philosophie depuis l'antiquité – sans d'ailleurs véritablement réussir à éclairer la nature de ces phénomènes – nous dirons que l'affectivité constitue un mode particulier de rapport au monde, pour certains inconscient, pour d'autres « pré-conceptuel[10] », voire non conceptuel, qu'il convient pourtant d'explorer – quitte à profondément renouveler nos appareillages scientifiques.

9 David Le Breton, « La construction sociale de l'émotion », *Les nouvelles d'Archimède*, nº 35, 2004, p. 4-5.

10 Pierre Livet, *op. cit.*

La suprématie des approches essentialistes de l'émotion

S'il n'est plus de doute aujourd'hui quant à l'importance des phénomènes affectifs et leurs effets concrets dans les différentes sphères de la vie humaine, les relations interpersonnelles, la communication[11], mais aussi l'organisation de nos pensées[12] et de nos manières d'agir[13], pour autant il n'est pas si aisé et si commode de soutenir l'intérêt scientifique pour un objet dans un contexte épistémologique qui, durant des siècles, suivant la tradition platonico-aristotélicienne, a rejeté hors du champ des objets et des méthodes scientifiques les phénomènes affectifs. Bien qu'elle ait été l'objet d'incessants débats philosophiques, les sociétés savantes ont longtemps sacrifiés au règne de la raison

11 Dans le domaine des sciences de l'information et de la communication, on mentionnera les travaux de Fabienne Martin-Juchat, en particulier, l'ouvrage issu de son habilitation à diriger les recherches, *Le corps et les médias, la chaire éprouvée par les médias et les espaces sociaux*, Bruxelles, De Boeck, 2008, dans lequel l'auteure montre avec force conviction, et ce, malgré le constat d'un traitement souvent séparé des thématiques du corps, des affects, et de la communication, la façon dont cette dernière est inévitablement tramée par les émotions. Partant, l'auteure souligne à quel point cette communication affective, qui sollicite le corps, est devenue notamment un enjeu économique majeur dans nos sociétés, au risque parfois d'oublier que l'affectivité est plus généralement au cœur de la relation sociale, des processus d'identification et de représentation. Sur la question du rapport symbolique à l'espace, on retiendra également la contribution de Fabienne Martin-Juchat et Marc Marynower, « The Lyon Parc Auto Case Study. A Polysensorial Approach? » (dans Pieter Desmet, Jeroen van Erp et Marianne Karlsson (dir.), *Design and Emotion Moves*, Newcastle, Cambridge Scholars Publishing, 2008, p. 255-269), contribution dans laquelle les auteurs montrent, à partir de l'étude des parkings automobiles de Lyon, la façon dont le design des espaces prend en charge le confort émotionnel des usagers.

12 Les travaux pionniers du neurologue Antonio Damasio (*op. cit.*) ont montré avec clarté les liens entre émotion et cognition. S'appuyant sur les études de cas d'un ensemble de patients atteint de lésions au cortex préfrontal, Damasio a montré que ces individus, s'ils se comportaient de façon parfaitement rationnelle, étaient en revanche incapables de prendre des décisions en raison d'une diminution significative de leur capacité à ressentir des émotions. Ces travaux ont ainsi permis d'établir le rôle essentiel des émotions dans la prise de décision.

13 Patricia Paperman et Ruwen Ogien, *La couleur des pensées : sentiments, émotions, intentions*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1995; Jon Elster, *Proverbes, maximes et émotions*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

toute la richesse d'évocation et de signification de l'affection humaine. Par là-même, la science s'est longtemps interdite de prendre en compte la qualité des vécus affectifs et leurs résonnances à tous les niveaux, individuel, social, culturel, économique, politique, historique. En géographie, on a longtemps sous-estimé le fondement affectif de la relation de l'être humain à ses espaces de vie et le pouvoir de cette relation passionnée dans l'agencement des espaces. Ce n'est finalement que récemment, à la fin du XXe siècle, sous l'impulsion de la philosophie, que l'on s'intéresse à l'affectivité et à ce qu'elle peut nous apprendre à propos de la manière dont est organisé et s'organise l'espace des sociétés[14].

À travers ces efforts pour mieux comprendre la dimension affective du rapport des individus à leurs espaces de vie, on note deux approches dominantes qui participent pour une large part à la délimitation du champ de l'étude des phénomènes affectifs en géographie notamment, et plus largement dans les sciences sociales. Ces deux courants sont, d'une part, les approches phénoménologiques et, d'autre part, les approches psychologiques.

Pour les approches phénoménologiques, l'affectivité se joue avant tout sur le mode vécu : une affection de l'homme pour son espace, l'espace qui l'environne et le submerge, une affection première et motrice, essence et force des comportements à la surface de la terre. Le géographe Éric Dardel propose ainsi le concept de « géographicité[15] », entendu comme « relation concrète qui se noue entre l'homme et la Terre » dont la nature profonde, au-delà (ou en-deçà) des mécanismes de la perception et de la représentation, s'ancre, selon l'auteur, de manière première dans un éprouvé affectif. Dans la filiation directe des philosophies phénoménologiques, les notions d'expérience et d'intentionnalité se trouvent ainsi au cœur de la compréhension du rapport affectif à l'espace. L'espace y occupe le statut d'un objet d'étude privilégié :

14 Yi-Fu Tuan, *Topophilia: A Study of Environmental Perception, Attitudes and Values*, New York, Columbia University Press, 1974; David Seamon et Anne Buttimer (dir.), *The Human Experience of Space and Place*, London, Croom Helm, 1980.

15 Éric Dardel, *L'homme et la terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, Éditions du CTHS, 1954.

« comme moyen par lequel l'homme réalise son existence, en tant que la Terre est une possibilité essentielle de son destin[16] ». L'espace ainsi subjectivé permet difficilement de concevoir les variations du phénomène affectif selon quelque référent exogène que ce soit[17]. Le social est proprement absent de cette forme de compréhension. Parce que les approches phénoménologiques rapportent toujours la relation au sujet intentionnel, elles s'empêchent ainsi de comprendre les véritables enjeux de la dimension affective du rapport à l'espace. En se cantonnant à une description du phénomène en lui-même, elles s'interdisent potentiellement d'accéder à la mécanique du phénomène affectif. En mettant l'accent sur la subjectivité, autrement dit la conscience purement interne de l'individu, les approches phénoménologiques ne permettent pas d'appréhender l'humain dans les relations qu'il entretient avec le monde et avec les autres, et l'influence que cette dynamique peut avoir sur la construction du rapport aux espaces.

Les approches psychologiques, en particulier la psychologie environnementale, retiennent quant à elles le concept d'« attachement au lieu[18] » pour qualifier ce lien affectif positif entre un ou des individus et des lieux spécifiques. S'inspirant principalement des travaux du psychiatre et psychanalyste John Bowlby[19], un certain nombre de psychologues regroupent alors derrière ce concept d'attachement au lieu un grand nombre de phénomènes, depuis l'attachement à la communauté[20], jusqu'à la dépendance à l'égard des lieux de vie[21], en passant par la contribution des lieux de vie au procès identitaire des individus[22]. Comme le

16 *Ibid.*

17 Mélanie Girard Simon Laflamme et Pascal Roggero, « L'intention est-elle si universelle que le prétendent les théories de l'action ? », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 1, n° 2, 2006, p. 115-148.

18 Irwin Altman et Setha M. Low, *Place Attachment*, New York, Plenum Press, 1992.

19 John Bowlby, *Attachment. Attachment and Loss*, vol. 1, New York, Basic Books, 1969.

20 John D. Kasarda et Morris Janowitz, « Community Attachment in Mass Society », *American Sociological Review*, vol. 39, nº 3, 1974, p. 328-339.

21 Daniel Stokols et Sally A. Shumaker, « People in Places: A Transactional View of Settings », dans John H. Harvey (dir.), *Cognition, Social Behavior, and the Environment*, Hillsdale, Erlbaum, 1981, p. 441-488.

22 Harold M. Proshansky, Abbe K Fabian et Robert Kaminoff, « Place-Identity: Physical World Socialization of the Self », *Journal of Environmental Psychology*,

notent Carmen Hidalgo et Bernardo Hernandez[23], il se dégage de cette nébuleuse de concepts, qui gravitent autour des thématiques de l'attachement et les recouvrent en partie, une grande confusion qui n'est pas pour faciliter l'étude et la compréhension de l'attachement au lieu. Même si un consensus minimal existe sur la définition de l'attachement au lieu, pour autant, de la difficulté à reconnaître que l'attachement au lieu n'est qu'une figure, une manifestation parmi d'autres, d'un processus plus général se rapportant à la dimension affective du rapport à l'espace, naît un problème plus fondamental, celui de l'incapacité à envisager une théorie intégrée du rapport affectif à l'espace. Se cantonnant aux différentes dimensions de l'attachement au lieu, les travaux s'accumulent qui, d'un côté, cherchent à déterminer l'échelle spatiale supposée univoque de l'attachement ou qui, d'un autre côté, avec la même ambition universaliste – tout aussi vaine – cherchent à mesurer l'échelle temporelle de l'attachement. Ces approches ont alors tendance à reproduire cette attitude nomologique qui consiste à appliquer à l'étude des phénomènes psychiques les mêmes catégories que la science physique applique aux phénomènes naturels, en niant, entre autres, les apports de théories et de méthodes aussi importantes que la complexité et la systémique, et la perspective relationnelle qui les sous-tendent. Ce faisant, elles opèrent une simplification drastique de la complexité du social et, de fait, elles se heurtent aux limites d'une classification discrète des schèmes comportementaux, ainsi qu'à l'illusion universaliste de l'explication psychologique.

C'est pour dépasser les limites de ces approches, pour mieux comprendre le rôle des affects dans la relation que nous entretenons avec les environnements dans lesquels nous évoluons, que nous avons mis au point une démarche expérimentale permettant de retracer la construction du rapport à l'espace et de sonder plus particulièrement sa dimension affective.

---

vol. 3, nº 1, 1983, p. 57-83.

23 Carmen Hidalgo et Bernardo Hernandez, « Place Attachment: Conceptual and Empirical Questions », *Journal of Environmental Psychology*, vol. 21, nº 3, 2001, p. 273-281.

Éléments méthodologiques pour une analyse relationnelle des affects

Comment atteindre les affects : récits et cartographies

Observer, mesurer et analyser la dimension affective du rapport des individus et des groupes sociaux à leur environnement n'est pas chose aisée. En effet, les schémas préconçus et les images que nous nous faisons de la nature des phénomènes affectifs, les différentes formes de leurs manifestations, en particulier leurs différents degrés de conscientisation[24], sont un premier obstacle pour qui veut comprendre les affects. Délaissant volontairement la dimension ostensible des affects, celle potentiellement observable à partir d'indices physiologiques et comportementaux – sous réserve d'assimiler de façon réductrice l'indice de sa manifestation au phénomène en lui-même[25] –, et la couche inconsciente, celle mettant en jeu des états difficilement verbalisables car non perçus par le sujet, nous avons décidé pour notre part de privilégier le langage pour atteindre et comprendre les vécus affectifs. De ce fait, nous nous sommes intéressés à des affects qui sont accessibles à la conscience du sujet et que celui-ci peut dès lors verbaliser.

Ce parti pris méthodologique est loin d'être anodin. Il implique une certaine compréhension de l'affectivité, considérant qu'elle est un des mécanismes principaux par lesquels le sens advient, que « la sphère des passions n'est pas qu'un monde d'émotions brutes infralinguistiques ou antéprédicatives », mais qu'elle est « le biotope où s'engendrent littéralement, et à toutes les échelles, les visions et les valorisations du monde[26] ». C'est bien par association d'idées, par l'effet de régularités inscrites dans une expérience à la fois propre et commune, autrement dit par l'effet d'un ensemble d'affectations successives, que les liaisons

---

24 Béatrice Cahour, « Les affects en situation d'interaction coopérative : proposition méthodologique », *Le travail humain*, vol. 69, nº 4, 2006, p. 379-400.

25 Axel Honneth, *La réification. Petit traité de Théorie critique*, Paris, Gallimard, 2007.

26 Frédéric Lordon, *La société des affects. Pour un structuralisme des passions*, Paris, Seuil, 2013.

entre les objets et les idées s'établissent dans une certaine direction. L'inclusion de l'affectivité dans ce processus de production de sens implique que, pour comprendre la façon dont nous sommes affectés par nos environnements, il faille en passer par la compréhension des significations qu'attribuent les individus et les groupes sociaux à leurs espaces de vie[27]. Dès lors, il résulte de cet enjeu principal une conséquence méthodologique de premier plan : pour comprendre les processus par lesquels nous sommes affectés il faut nécessairement en passer par le langage, être en mesure d'établir les correspondances, les associations, les habitudes, en vue de mettre au jour les procès de construction des significations. Ce faisant, nous n'accédons pas directement à l'affect lui-même mais à sa face subjective et donc potentiellement objectivable. Dès lors, nous sommes en mesure de comprendre la relation de l'individu à son environnement, « telle qu'elle est vécue intellectuellement, affectivement et corporellement par le sujet[28] ». C'est donc en privilégiant la parole que nous avons pu atteindre les affects. Pour cela, nous nous sommes bornés à appliquer un principe simple, en demandant aux individus de procéder à un récit de l'ensemble des espaces de leur vie. Ce qui nous intéressait dans la technique du récit – par ailleurs bien connue des sociologues[29] et des géographes[30] – c'était avant tout son essence temporelle, avec un début, un milieu et une fin, et l'articulation causale que l'individu produisait pour expliquer l'arrangement subjectif des dimensions de son rapport à l'espace, selon une logique qui lui était propre[31] et qui, pour cela justement, nous importait avant tout.

Concrètement, nous avons procédé à des entretiens longs et approfondis, permettant la captation d'un cours d'action situé

27 Fabienne Martin-Juchat et Marc Marynower, *op. cit.*

28 Béatrice Cahour, *op. cit.*

29 Daniel Bertaux, *L'enquête et ses méthodes : le récit de vie*, Paris, Armand Colin, 1997.

30 Annabelle Morel-Brochet, *Ville et campagne à l'épreuve des modes d'habiter. Approche biographique des logiques habitantes*, thèse de géographie, Paris, Université Paris 1, 2006.

31 Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, 1986, p. 69-72.

dans l'espace et dans le temps, facilitant l'accès au sens des différentes localisations spatiales des individus, et permettant d'observer l'action d'un individu dans la durée, à travers les représentations qu'il se fait des motifs – des raisons et des émotions – qui l'ont amené à agir de la sorte. Nous avons conduit ces récits auprès de plusieurs ensembles d'individus, ressortissants de différents groupes sociaux. Cette technique du récit a été appliquée dans le cadre de plusieurs projets d'aménagement urbain, au sein de l'agglomération de Tours notamment, et déployée à la fois auprès d'acteurs professionnels, de praticiens (urbanistes, architectes, techniciens, privés ou au service de la collectivité) et d'habitants concernés directement ou indirectement par ces projets d'aménagement, soit parce qu'ils résident dans l'espace en question depuis peu, soit parce qu'ils en sont voisins, ou tout simplement parce qu'ils sont usagers de l'espace en transformation. Ainsi, nous avons procédé à 32 « récits de vie spatialisés » pour mieux comprendre la dynamique affective engagée dans la construction du rapport des individus et des groupes à leurs espaces de vie.

Des caractéristiques propres à toute mise en récit, nous avons tiré un avantage directement lié à la possibilité, qui résultait de cette première étape de récit de vie spatialisé, de cartographier un parcours spatial à l'échelle biographique et de réactiver le discours de l'habitant en pratiquant ce que nous avons appelé une « herméneutique cartographique ». Afin d'approfondir les modalités du rapport à l'espace, impliquant entre autres phénomènes l'affectivité envers un lieu, un territoire, nous avons procédé selon une approche reposant sur l'utilisation d'un objet cartographique comme outil permettant, d'une part, la prise de conscience d'un vécu géographique d'ordinaire difficilement préhensible et, d'autre part, comme outil de réactivation et d'approfondissement de la dimension affective du rapport à l'espace[32].

32 Denis Martouzet *et al.*, « La carte : fonctionnalité transitionnelle et dépassement du récit de vie », *Natures sciences sociétés*, vol. 18, nº 2, 2010, p. 158-170.

Cartogrammes relationnels : spatiogramme et passiogramme

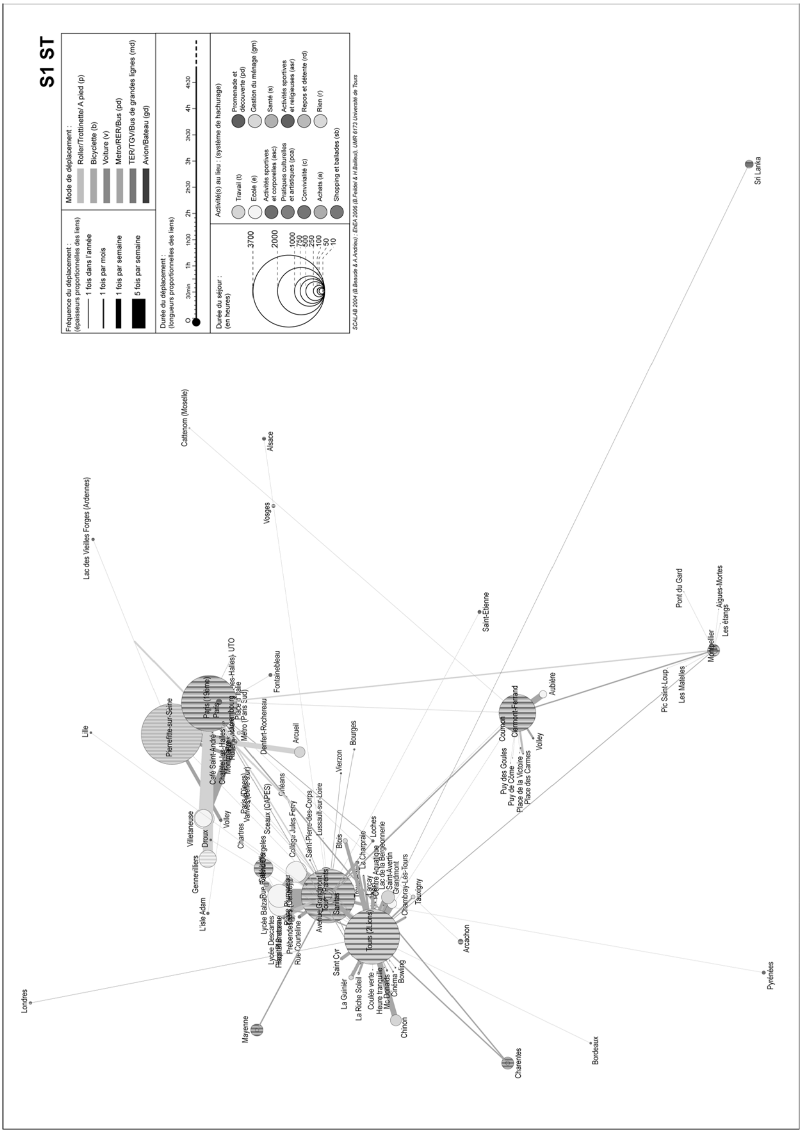
Nous avons donc modélisé et représenté l'ensemble des relations aux différents espaces de vie évoqués par l'individu au cours de son récit sous la forme d'une carte ou plus précisément d'un « spatiogramme » (cartogramme relationnel à référence spatiale). En réalité, les représentations que nous avons obtenues, et sur la base desquelles nous avons procédé à la réactivation du récit délivré en première instance par les habitants, n'avaient que peu à voir avec ce qu'il est convenu d'appeler « carte » dans le domaine de la géographie. Connaissant les usages traditionnel de la carte, comme support de localisation, d'illustration, de description de dynamiques socio-spatiales, sur la base d'un référentiel géographique, nous avons pour notre part dépassé cet usage, et souhaité utiliser la carte pour sa fonction première, c'est-à-dire avant tout un langage symbolique, un support non textuel qui sert un enjeu didactique et dialogique, visant à instruire, et ainsi à mettre en relation, une réalité et une figuration codifiée de cette même réalité. Les spatiogrammes ainsi construits, l'ont été en utilisant un langage formel relativement simple[33], fait de ronds et de traits pour représenter l'ensemble des localisations successives et des déplacements énoncés par l'individu au fil de son récit. Concrètement, nous avons donc schématisé, selon un référentiel non euclidien, le parcours de vie spatialisé de chaque individu (Figure 1). Notre objectif ce faisant était de rendre facilement compréhensible pour tout un chacun la représentation de son parcours de vie et de soumettre ce spatiogramme à la

[33] L'anthropologue Gregory Bateson a notamment montré les spécificités de la codification iconique dans le champ de la communication, en soulignant sa dimension analogique du fait des rapports d'homologie et d'isomorphisme qu'elle entretient avec l'objet qu'elle dénote. En opposition à la dimension digitale, propre notamment à la communication verbale, la codification iconique permet à la fois de synthétiser une grande quantité d'information et, en même temps, de ne pas imposer un type de relation logique entre des objets. Ainsi que le souligne Gregory Bateson, dans son ouvrage *Steps to an Ecology of Mind* (New York, Chandler Publishing Company, 1972), « il est en outre impossible que se produise un paradoxe étant donné qu'il n'y a pas de signe "ne… pas" dans la communication purement analogique ou iconique ».

personne elle-même pour récolter, en deuxième instance, un nouveau discours sur sa trajectoire spatiale.

Le spatiogramme est ainsi intervenu comme une mise en forme, à la fois diachronique (appréhendée dans son évolution à travers le temps) et synchronique (relatif aux différents aspects d'un même ensemble à un même moment d'une évolution) de l'énoncé délivré par l'enquêté. Pour approcher encore un peu plus les significations des différents espaces de vie des individus, la seconde étape de notre enquête a consisté dans la mise en œuvre d'une épreuve d' « herméneutique cartographique » pour laquelle nous avons demandé aux enquêtés d'interpréter leurs propres spatiogrammes. De cette phase d'auto-interprétation, il a tout d'abord émergé l'évidence du caractère lissé du récit délivré en première intention. Ensuite, le spatiogramme a permis d'ouvrir le discours de l'interviewé sur le champ plus vaste des référents socio-spatiaux de l'individu, et l'importance des mécanismes affectifs dans l'organisation de son parcours de vie. La dimension affective du rapport des individus et des groupes à leurs espaces de vie a ainsi pu être approfondie.

Figure 1 : Spatiogramme de S1



L'analyse couplée du résultat discursif produit et obtenu à l'issue de la mise en œuvre de ces modalités méthodologiques nous a dès lors permis de mettre en lumière l'agencement des liens aux différents espaces de vie, de mieux comprendre

comment se forme le potentiel d'attractivité ou de répulsion de ces espaces et comment, par là-même, s'instaure et se négocie, dans la relation aux lieux et aux territoires, la dialectique spatiale des placements et des espacements. De ce réseau formé d'attaches, d'ancrages et de ruptures, d'inclusions et d'exclusions, de ces affects qui produisent le besoin idéel et/ou matériel de se rapprocher de certains espaces ou qui en induisent l'évitement, l'éloignement, nous avons pu donner, au final, une représentation sous la forme d'une composition à la fois singulière pour chaque individu et, en même temps, puisant dans un répertoire de dynamiques potentiellement communes à l'ensemble des individus interrogés.

Ce que nous avons appelé « passiogramme » (Figure 2) s'est dès lors apparenté à une reconstruction par l'enquêteur, à l'issue de l'épreuve d'herméneutique cartographique, toujours sous la forme d'un cartogramme relationnel, des différentes figures de la dynamique affective propres au parcours de l'individu interrogé.

Les résultats que nous avons obtenus grâce à cette méthode de réactivation ont finalement permis de comprendre les logiques constitutives de la relation affective des habitants à leurs espaces de vie et de mesurer concrètement leur incidence sur l'agencement spatial des sociétés. Ces logiques, nous avons pu en donner à la fois une illustration et une explication à travers la construction d'un répertoire de figures (Tableau 1) associant aux différentes dynamiques socio-spatiales (centralité, territorialité, rupture, mise à distance, proximité) un ensemble de dynamiques affectives (attachement, détachement, ancrage, enracinement, rejet).

Figure 2 : Passiogramme de S1

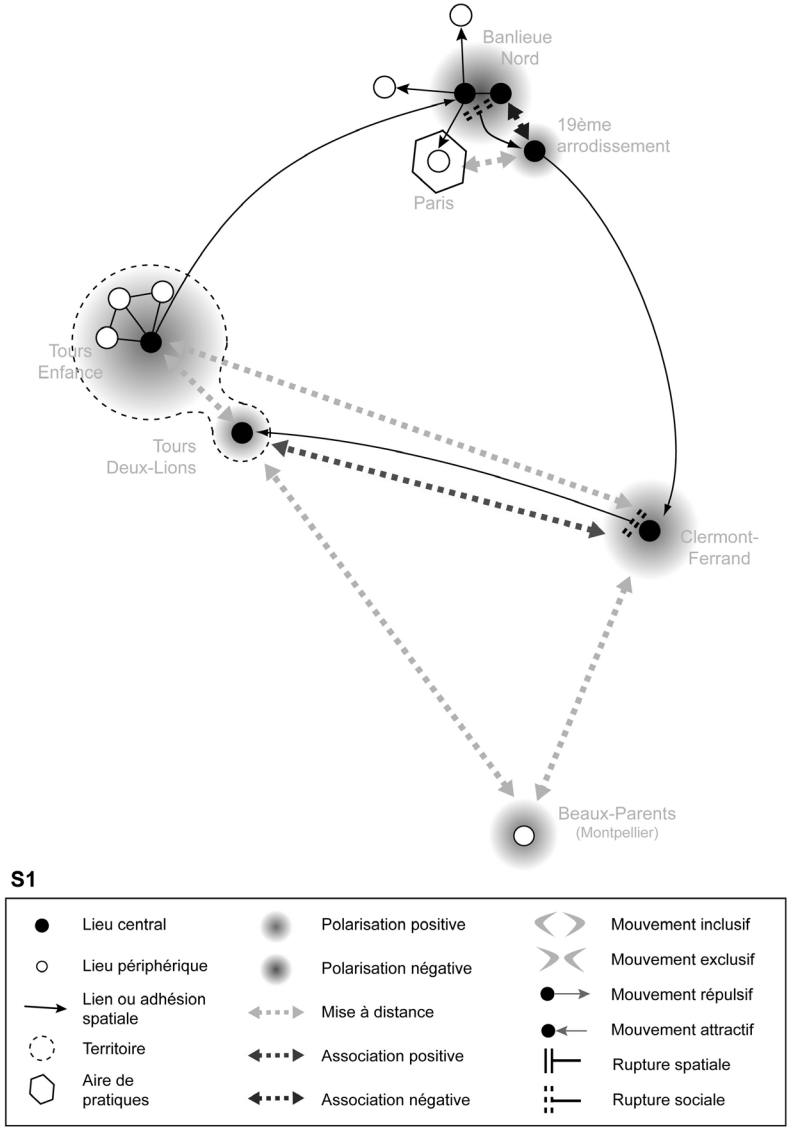


Tableau 1 : Mécanismes affectifs impliqués dans les dynamiques socio-spatiales

Figures	*Dynamiques socio-spatiales*	*Dynamiques affectives*
	Lieu central	Lieu structurant ou lieu d'ancrage (enracinement)
	Lieu périphérique	Lieu secondaire et relatif ou lieu d'étayage
	Lien	Attache ou héritage socio-spatial
	Territoire	Espace approprié ou aire d'appartenance
	Aire de pratiques	Espace non-approprié
	Rupture spatiale	Détachement spatial
	Rupture sociale	Détachement social
	Polarisation positive	Valorisation, sur-estimation
	Polarisation négative	Dévalorisation, sous-estimation
	Mouvement inclusif	Confrontation, intégration
	Mouvement exclusif	Evitement, éviction
	Mouvement répulsif	Rejet, distanciation
	Mouvement attractif	Adhésion, affiliation
	Association positive	Assimilation et identification
	Association négative	Assimilation et différenciation
	Mise à distance/Mise à proximité	Gestion des attaches, ancrages, appartenances

Les apports de la recherche sur le rapport affectif à l'espace

La dynamique relationnelle du rapport affectif à l'espace

En observant la relation des habitants à leurs espaces de vie, nous avons pu constater que chaque individu entretient un rapport signifiant avec les espaces de sa vie qui ne se fonde pas uniquement sur la dimension utilitaire, relative aux opportunités et aux contraintes de tous ordres, spatiales, économiques, sociales, etc. Chaque individu entretient avec l'espace une relation de type affectif. Plus loin, la dimension affective de ce rapport contribue au dessin global de la spatialité de l'habitant, par le biais notamment de mécanismes – mettant en jeu les affects – réalisant l'actualisation, selon les conditions propres à chaque situation, des modalités historiques du rapport affectif de l'individu à l'espace. Les enquêtes réalisées ont donc non seulement permis de valider la pertinence d'une lecture affective de la relation de l'individu à

l'espace, mais elles ont également permis de montrer que ce rapport affectif était une dimension explicative de l'agencement spatial des sociétés. Ainsi, certaines pratiques spatiales redondantes – par exemple, la recherche ou, au contraire, le rejet de certains types d'espaces au fil des différentes étapes d'un parcours de vie – ont permis d'identifier les différentes manifestations concrètes du rapport affectif à l'espace (attachement, ancrage, enracinement, détachement, rejet, rupture, etc.) et de révéler leurs effets structurants sur les choix de localisation des individus – toutes choses étant égales par ailleurs.

Grâce à l'observation de ces phénomènes, nous avons notamment pu mesurer le poids des déterminations sociales et matérielles dans la construction du rapport affectif à l'espace des individus, mais également des groupes sociaux. Au fur et à mesure de la trajectoire de chaque individu se forme un certain nombre de préférences plus ou moins stables qui sont propres aux individus et, en même temps, qui sont communes à des groupes sociaux ayant connu des classes d'expériences affectives[34] semblables. Ainsi en va-t-il par exemple de la sensibilité à certains paysages, à certaines villes, à certaines configurations spatiales qui sont l'objet de processus de valorisation, ou inversement de dévalorisation, sociale. Cela étant, si nous avons pu constater, à travers nos observations, ces expressions d'un rapport affectif collectif à l'espace, et le fait qu'il se consolide, s'affirme à travers le temps, nous avons également pu observer la complexité des dynamiques relationnelles et situationnelles de la dimension affective du rapport à l'espace. L'évaluation d'un lieu de vie ne répond pas de façon automatique à une relation définitivement établie avec certains types d'espace, mais se joue au contraire selon des modalités sans cesse renouvelées, propres à chaque situation socio-spatiale. L'affect ainsi éprouvé en situation l'est dans une forme d'instantanéité historicisée du rapport affectif à l'espace. Les affects éprouvés participent alors de l'évaluation de la qualité des multiples liens aux lieux et, de cette dynamique affective avant tout relationnelle, émerge une déclinaison situationnelle

34 Frédéric Lordon, *op. cit.*

du rapport affectif à l'espace à la fois singulière et en partie héritée des multiples affections passées.

L'analyse des discours que nous avons collectés a notamment permis d'identifier un certain nombre de mécanismes impliqués dans cette dynamique relationnelle. Parmi ces mécanismes, le processus de régulation des identités spatiales est ressorti comme un aspect central, en relation étroite avec les phénomènes affectifs; le couple identification et affectivité participant dans une large mesure de l'orientation des représentations et des pratiques spatiales. Très concrètement, nous avons pu constater l'intrication déterminante des dimensions symboliques et sociales dans l'évaluation matérielle des espaces. Invariablement, l'évaluation de la qualité des espaces, et l'éprouvé qui s'y rapporte, ne peut se détacher de dynamiques relationnelles, de la conception que l'individu a de lui-même, de sa propre perception, et de son évolution à travers le temps, de la perception des relations qu'il a à la société, à travers notamment la médiation des différents groupes sociaux. En cela, l'affect envers l'espace est bien manifestement un indicateur de la qualité de la relation que nous avons au monde – et jamais simplement ou seulement le résultat de l'évaluation d'une configuration matérielle donnée. Cette composante relationnelle de la dimension affective du rapport à l'espace ressort de façon éclatante lorsque notamment on s'essaye à comptabiliser les différentes valences affectives des multiples espaces mentionnés par les individus. Dès lors, très clairement, il s'avère que les espaces jugés positivement, dans leur très grande majorité, le sont avant tout pour des raisons d'ordre social[35].

En outre, la signification associée à l'espace ne résulte pas d'une imposition émanant de l'extérieur, à laquelle l'individu serait en droit ou en devoir d'adhérer ou non, mais elle se rapporte plus largement à un processus dynamique engageant la construction identitaire, comme en atteste l'extrait d'entretien suivant :

> Alors là c'est pas un super souvenir. C'est un des seuls endroits où je ne me sentais pas bien dans cet appartement, dans cet environnement... c'était au bout du boulevard Heurteloup cette rue, et elle dormait. Elle

35 Benoît Feildel, *op. cit.*

> donne d'ailleurs sur les quais de la Loire, vers le vieux Saint-Pierre-des-Corps, mais... au moment où j'y ai vécu, à cette période, c'était pas un endroit qui me reflétait. Si j'y vivais maintenant oui... Mais à cette époque-là... Je n'étais pas à ma place. Ça ne bougeait pas, c'était pas mon truc. L'appartement, c'était un vieil appartement, escalier en colimaçon. Non, ça ne me correspondait pas. Même si maintenant...

Dans cet extrait – et bien d'autres – le processus d'identification à l'espace, ce à travers quoi finalement se dégage le sens de l'espace pour l'individu, n'est pas seulement réduit aux termes figés et opposés de l'identité ou de l'altérité, c'est-à-dire à la reconnaissance de traits de caractères relativement similaires ou différents. On constate ici, à travers le discours délivré, que l'environnement n'est pas seulement qualifié en lien avec sa signification sociale, il l'est toujours nécessairement, mais il l'est avant tout de façon relationnelle, pour soi, mais aussi toujours au regard de la relation de l'individu aux autres, selon les modalités d'une « autocompréhension[36] » de la place qu'il occupe dans le monde social; c'est-à-dire de la conception qu'il a de qui il est et de sa localisation dans l'espace social.

Grâce à l'analyse et l'interprétation des discours délivrés par les enquêtés, nous avons pu révéler les processus, opérés par les affects, qui participent de la relation entre les individus et leurs espaces de vie. Les affects apparaissent ainsi comme de véritables opérateurs de la relation entre l'individu et son environnement, au sens où à la fois ils confèrent à la situation une certaine qualité, à travers notamment une tonalité, plutôt positive ou négative, en fonction d'un complexe formé des affections éprouvées au fil de la trajectoire des individus, et dès lors disposent les individus à l'action et à la transformation de leurs représentations de l'espace.

Des résultats plaidant pour une approche relationnelle des affects

L'investigation que nous avons entamée dans ces travaux, et que nous continuons de développer à l'occasion de programmes de

36 Rogers Brubaker, « Au-delà de l'"identité" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 139, nº 2, 2001, p. 66-85.

recherche[37], nous a finalement conduit, à la suite d'autres auteurs[38], à souligner la portée heuristique de l'approche relationnelle pour la compréhension des phénomènes affectifs et la façon dont ceux-ci intervenaient dans le rapport des individus à l'espace. Nos enquêtes nous ont permis d'illustrer et de souligner l'importance de ces principes au fondement de l'approche relationnelle. C'est ainsi que nous avons pu montrer que l'action, en particulier l'action d'aménager l'espace[39], mais aussi plus trivialement les pratiques spatiales, autrement dit les façons d'occuper selon certaines modalités un ensemble de places particulières dans l'espace, étaient des actions à la fois rationnelles et émotionnelles[40]. Nous avons pu démontrer qu'il était impératif de reconnaître le caractère social et historique de l'humain, ce qui dès lors oblige à ne pas réduire cet humain seulement à sa rationalité et à son intentionnalité[41], mais aussi à considérer – et par là-même reconnaître en un sens éthique[42] – son affectivité. Enfin, nos observations illustrent cet aspect primordial de la relation, à savoir son primat sur la conscience, et le fait que « l'émotion ou la raison appartiennent moins en propre à l'individu, au "je" tout puissant, qu'ils ne relèvent de la relation[43] ». Notre contribution à l'approche relationnelle aura finalement été, à travers nos investigations,

37 Programme de recherche Région Centre 2012-2014, « Urbaffect : évaluation affective des lieux de vie urbains ».

38 Simon Laflamme, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, *op. cit.*; Mélanie Girard, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, thèse de doctorat, Université Toulouse 1 Capitole, 2009; Pierre Bouchard, *Contribution à la critique de la rationalité utilitaire. Pour un modèle de remplacement des théories de l'action humaine*, mémoire de maîtrise, Sudbury, Ontario, Université Laurentienne, 2000.

39 Benoît Feildel, « Vers un urbanisme affectif. Pour une prise en compte de la dimension sensible en aménagement et en urbanisme », *Norois*, vol. 2, nº 227, 2013, p. 55-68; Benoît Feildel, « Pour un urbanisme affectif », dans Denis Martouzet (dir.), Ville aimable, Tours, Presses universitaires François Rabelais, 2014, p. 101-124.

40 Pierre Bouchard, « Théorie de l'action et parcours de vie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 1, n° 2, 2006, p. 67-114.

41 Mélanie Girard *et al.*, *op. cit.*

42 Axel Honneth, « La théorie de la reconnaissance : une esquisse », *Revue du MAUSS*, vol. 1, nº 23, 2004, p. 133-136.

43 Simon Laflamme, *op. cit.*, p. 177

d'illustrer et de démontrer par là-même l'influence d'un effet de lien sur le processus d'évaluation affective des espaces de vie, c'est-à-dire l'influence de l'ensemble passé, présent et futur des relations que l'individu entretient avec le monde, et les modalités de l'actualisation du rapport affectif à l'espace selon les circonstances et les situations. Ce faisant, nous avons pu dégager au moins deux temporalités et deux dynamiques distinctes, d'une part, celle du rapport affectif à l'espace qui se consolide, s'affirme à travers le temps et qui répond en partie à une construction collective et, d'autre part, celle de la dimension affective du rapport à l'espace qui s'exprime de façon située et propre à chaque individu, selon un ensemble de mécanismes communs. À la fois, les conditions d'existence, dans nos sociétés majoritairement urbanisées, s'avèrent pour une grande part déterminantes dans ces affections communes attachées à la vie matérielle et, en même temps, chaque situation spécifique amène une manifestation singulière de l'affect. Dès lors, ce qui prime avant tout pour comprendre la dimension affective et le rapport à l'espace qui s'en dégage, c'est la nature relationnelle de l'affect. Non seulement l'affect s'exprime dans un cadre relationnel, en effet « il n'y a pas d'amour en dehors de la relation » et « d'ailleurs, c'est moins la personne que la relation qui est amoureuse », comme le souligne Simon Laflamme[44], mais, plus encore que cela, l'affect est relation, ou du moins il est une « méta-relation », au sens où l'affect est à la fois un révélateur des qualités de la relation que nous entretenons aux choses, à nous-mêmes, aux autres, bref au monde; il est une relation à la relation et, en raison de cela même, il est un opérateur particulièrement puissant de la relation, susceptible à tout moment de la faire ou de la défaire.

Penser les études relationnelles par les affects

Nous arrivons finalement à ce point aujourd'hui qui nous conduit à défendre la pertinence de l'approche relationnelle pour comprendre les affects et leur contribution à la construction du rapport à l'espace. En effet, la compréhension que nous avons pu

[44] *Ibid.*

mettre au jour des modalités de l'évaluation affective des espaces de vie, la façon dont celles-ci nous sont apparues étroitement liées aux phénomènes affectifs passés; à l'ensemble du complexe d'affection propre à chaque individu et possiblement commun à plusieurs individus partageant les mêmes expériences, et la façon dont celles-ci entrent en résonance avec la situation présente, à la fois de façon spécifique et dynamique, a confirmé la pertinence de l'approche relationnelle non seulement pour comprendre le rapport de type affective qu'entretiennent les individus et les groupes sociaux aux espaces de leur vie, la façon dont les sociétés s'organisent et produisent des agencements spatiaux, mais surtout pour mettre en lumière la nature profondément affective de cette dynamique relationnelle.

Plus qu'une conclusion, c'est une invitation que nous souhaitons adresser aux tenants des études relationnelles, à penser celles-ci par les affects notamment. Par exemple, en ne considérant plus les affects simplement comme un type de relation parmi d'autres, ou seulement comme un « supplément d'âme » à la relation, mais en considérant au contraire qu'ils sont la qualité – au sens de la manière d'être – de la relation, qu'ils en sont indissociable, et qu'à ce titre ils constituent un outil particulièrement puissant pour comprendre et analyser les dynamiques relationnelles. Les affects ne sont pas seulement des indicateurs de pertinence ou, autrement dit, des révélateurs de la valeur que nous accordons aux choses et aux êtres. Ils priment sur nos intentions, nos actions. Ils instituent la relation et, ce faisant, ils sont un puissant moteur de la construction des valeurs, des identités et des comportements humains. Les affects ne s'opposent pas à la raison, ils l'accompagnent. Enfin, les affects ne sont pas des états ou des substances, ce sont des processus de composition de relations, dont certaines d'ordre rationnel. Les affects sont des moteurs de la composition de nos relations. Penser les études relationnelles par les affects reviendrait ainsi à prendre pleinement la mesure du fait qu'ils sont des « méta-relations »; relations de relations.

Bibliographie

Altman, Irwin et Setha M. Low, *Place Attachment*, New York, Plenum Press, 1992.

Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Presses universitaires de France, 1957.

Bateson, Gregory, *Steps to an Ecology of Mind*, New York, Chandler Publishing Company, 1972.

Bertaux, Daniel, *L'enquête et ses méthodes : le récit de vie*, Paris, Armand Colin, 1997.

Bouchard, Pierre, *Contribution à la critique de la rationalité utilitaire. Pour un modèle de remplacement des théories de l'action humaine*, Mémoire de maîtrise, Sudbury, Ontario, Université Laurentienne, 2000.

Bouchard, Pierre, « Théorie de l'action et parcours de vie », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 1, n° 2, 2006, p. 67-114.

Bourdieu, Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, 1986, p. 69-72.

Bowlby, John, *Attachment. Attachment and Loss*, vol. 1, New York, Basic Books, 1969.

Brubaker, Rogers, « Au-delà de l'"identité" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 139, n° 2, 2001, p. 66-85.

Cahour, Béatrice, « Les affects en situation d'interaction coopérative : proposition méthodologique », *Le travail humain*, vol. 69, n° 4, 2006, p. 379-400.

Cornillet, Alban, *Discours de l'émotion, du contrôle au management. Contribution à une sociolinguistique de l'efficace*, thèse de doctorat, Rennes, Université de Rennes 2 Haute-Bretagne, 2005.

Damasio, Antonio, *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris, Odile Jacob, 1995.

Dardel, Éric, *L'homme et la terre. Nature de la réalité géographique*, Paris, Éditions du CTHS, 1954.

Descartes, René, *Traité sur les passions de l'âme*, Paris, Henry Le Gras, 1649.

Elster, Jon, *Proverbes, maximes et émotions*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.

Feildel, Benoît, *Espaces et projets à l'épreuve des affects. Pour une reconnaissance du rapport affectif à l'espace dans les pratiques d'aménagement et d'urbanisme*, thèse de doctorat, Tours, Université François Rabelais, Tours, 2010.

Feildel, Benoît, *Le rapport affectif à la ville. Construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*, diplôme d'études appliquées, Tours, Université François Rabelais, 2004.

Feildel, Benoît, « Vers un urbanisme affectif. Pour une prise en compte de la dimension sensible en aménagement et en urbanisme », *Norois*, vol. 2, nº 227, 2013, p. 55-68.

Feildel, Benoît, « Pour un urbanisme affectif », dans Martouzet Denis (dir.), *Ville aimable*, Tours, Presses universitaires François Rabelais, 2014, p. 101-124.

Girard, Mélanie, Simon Laflamme et Pascal Roggero, « L'intention est-elle si universelle que le prétendent les théories de l'action ? », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol. 1, n° 2, 2006, p. 115-148.

Girard, Mélanie, *Contribution à la critique des théories de l'action. Intention et émoraison*, thèse de doctorat, Université Toulouse 1 Capitole, 2009.

Goleman, Daniel, *L'intelligence émotionnelle : comment transformer ses émotions en intelligence*, Paris, Robert Laffont, 1997.

Hidalgo, Carmen et Hernandez Bernardo, « Place Attachment: Conceptual and Empirical Questions », *Journal of Environmental Psychology*, vol. 21, nº 3, 2001, p. 273-281.

Honneth, Axel, « La théorie de la reconnaissance : une esquisse », *Revue du MAUSS*, vol. 1, n° 23, 2004, p. 133-136.

Honneth, Axel, *La réification. Petit traité de Théorie critique*, Paris, Gallimard, 2007.

Illouz, Éva, *Les sentiments du capitalisme*, Paris, Seuil, 2006.

Kasarda, John D. et Janowitz Morris, « Community Attachment in Mass Society », *American Sociological Review*, vol. 39, nº 3, 1974, p. 328-339.

Laflamme, Simon, *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, 1995.

Le Breton, David, « La construction sociale de l'émotion », *Les nouvelles d'Archimède*, nº 35, 2004, p. 4-5.

Livet, Pierre, *Émotions et rationalité morale*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

Lordon, Frédéric, *La société des affects. Pour un structuralisme des passions*, Paris, Seuil, 2013.

Martin-Juchat, Fabienne, *Le corps et les médias. La chaire éprouvée par les médias et les espaces sociaux*, Bruxelles, De Boeck, 2008.

Martin-Juchat, Fabienne et Marynower Marc, « The Lyon Parc Auto Case Study. A Polysensorial Approach? », dans Pieter Desmet, Jeroen van

Erp et Marianne Karlsson (dir.), *Design and Emotion Moves*, Newcastle, Cambridge Scholars Publishing, 2008, p. 255-269.

Martouzet, Denis *et al.*, « La carte : fonctionnalité transitionnelle et dépassement du récit de vie », *Natures sciences sociétés*, vol. 18, nº 2, 2010, p. 158-170.

Morel-Brochet, Annabelle, *Ville et campagne à l'épreuve des modes d'habiter. Approche biographique des logiques habitantes*, thèse de géographie, Paris, Université Paris 1, 2006.

Paperman, Patricia et Ogien Ruwen, *La couleur des pensées : sentiments, émotions, intentions*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1995.

Proshansky, Harold M., Abbe K. Fabian et Robert Kaminoff, « Place-Identity: Physical World Socialization of the Self », *Journal of Environmental Psychology*, vol. 3, nº 1, 1983, p. 57-83.

Seamon, David et Anne Buttimer (dir.), *The Human Experience of Space and Place*, London, Croom Helm, 1980.

Stokols, Daniel et Sally A. Shumaker, « People in Places: A Transactional View of Settings », dans John H. Harvey (dir.), *Cognition, Social Behavior, and the Environment*, Hillsdale, Erlbaum, 1981, p. 441-488.

Tcherkassof, Anne et Nico H. Fridja, « Les émotions : une conception relationnelle », *L'année psychologique*, vol. 114, nº 3, 2014, p. 501-535.

Tuan, Yi-Fu, *Topophilia: A Study of Environmental Perception, Attitudes and Values*, New York, Columbia University Press, 1974.

Wierzbicka, Anna, *Emotions across Languages and Cultures: Diversity and Universals*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.